



EN PHRASES AVEC CELINE

LES PERSONNAGES ROMANCÉS DE QUATRE ONCLES ET D'UNE TANTE.

Auguste Destouches, le grand-père, né à Vannes le 2 février 1835, avait épousé au Havre le 20 septembre 1860 Hermance Caroline Delhaye, originaire du Nord. Il est décédé au Havre le 1er janvier 1874.

Agrégé de l'enseignement spécial et professeur de littérature au lycée du Havre, emporté par la fièvre typhoïde, à l'âge de trente-neuf ans.



Les quatre frères Destouches. De gauche à droite et de haut en bas : René, Fernand (père de Céline), Georges et Charles.

Cette grand-mère, tête sans cervelle dont le seul souci n'avait jamais été que de briller dans la société havraise, s'était rapidement consolée de son veuvage pour reprendre ses mondanités, sans se préoccuper outre mesure de sa progéniture.

En 1875, soit à peu près un an après la mort de son mari, Hermance Destouches décida de " monter " à Paris, probablement avec l'idée de s'introduire dans les salons littéraires de la capitale. Elle laissa donc ses quatre fils pensionnaires au lycée du Havre et partit avec sa fille Amélie qui jouait fort bien du piano et qu'elle voyait déjà faisant une grande carrière internationale.

Quatre fils : Fernand, le père de Louis, Georges, Charles et René Destouches. Le jeune Louis se retrouvera ainsi avec trois oncles du côté paternel, Georges Destouches qui deviendra l'oncle Antoine, Charles Destouches qui sera l'oncle Arthur et René Destouches qui lui, deviendra l'oncle Rodolphe.

Du côté maternel, Louis Guillou, son parrain, qui deviendra plus tard l'oncle Edouard

complètera le lot auquel viendra se joindre la tante Amélie qui sera elle, tante Hélène dans *Mort à crédit*.

L'oncle Edouard

Après le décès de sa grand-mère l'univers de Petit-Louis se rétrécit et il fut dès lors un peu prisonnier de ses parents. Seul Louis Guillou, qui était son parrain, lui permit encore quelques belles échappées. C'était un personnage moderne qui tranchait sur sa sœur, restée très vieux jeu et dont Céline fit l'oncle Edouard de *Mort à crédit*.

Il n'était pas très intelligent mais il avait une inépuisable gentillesse et le sens des affaires comme sa mère. Solidement établi à Paris, il tenait, 24 rue La Fayette, une boutique de vêtements de pluie à l'enseigne " Imperbel ".

Il exerça sur son neveu une influence importante, tant par une situation de fortune bien supérieure à celle des parents du gamin, que par ses qualités propres. Sportif et entreprenant, toujours prêt à partir en balade, il prenait la vie du bon côté.

Il possédait une automobile et une maison de campagne à Ablon, et le dimanche, comme il n'avait pas d'enfants, il emmenait souvent Petit-Louis qu'il aimait bien, pour de grandes parties de canotage sur la Seine.

"... quand j'étais même, tout même, nous allions beaucoup à Ablon, hiver comme été... là que j'en ai appris un bout, je peux dire... tous les petits secrets du fleuve, des berges et des



Ablon inondé - janvier 1910

sablières... là que j'ai appris, je craignais personne, les vraies finesses de la godille... " (Rigodon, p.727).

C'est à Ablon aussi qu'il fut le témoin des inondations de 1910 : " ... un chouïa de travers ? hop !... vous vous retrouviez à Choisy, embarqué toupie dans les remous... quille en l'air !... votre fin... " (ibid p.907).



Le tricycle d'Edouard

Le premier tricycle d'Edouard c'était un monocylindre, trapu comme un obusier avec un demi-fiacre par devant. On s'est levé ce dimanche-là encore bien plus tôt que d'habitude. On m'a torché le cul à fond.

On a attendu une heure, au rendez-vous de la rue Gaillon que l'engin arrive. Le départ pour la randonnée c'était pas une petite affaire. Ils s'étaient mis au moins six pour le pousser depuis le pont Bineau. On a rempli les réservoirs. Le gicleur a bavé partout.

Le volant avait des renvois... Y a eu des explosions horribles. On a remis ça à la volée, à la courroie... On s'attelait dessus à trois ou six... Enfin une grande détonation !... Le moteur se met à tourner. Il a pris feu encore deux fois... On l'a rapidement éteint.

Mon oncle a dit : " Montez Mesdames ! Je crois à présent qu'il est chaud ! On va pouvoir se mettre en route !... " La foule se pressait alentour. On s'est coincés Caroline, ma mère et moi-même, si bien ficelés sur la banquette, empaquetés de telle façon, si fort souqués dans les nippes et par les agrès que seule ma langue a dépassé.

Avant de partir je prenais quand même une bonne petite beigne, pour pas que je me croye tout permis.

Le tricar, il se cabrait d'abord et puis il retombait sur lui-même... Il ruait encore deux, trois secousses... Des cracs affreux et des hoquets... La foule refluit d'épouvante. On croyait déjà tout fini... Mais le truc en saccades intenses gravissait la rue Réaumur... Mon père avait loué un vélo... (...) Mon oncle juché sur son enfer, en scaphandrier poilu, environné de mille flammèches, nous adjure au-dessus du guidon de nous cramponner au bazar...

Mon père nous suit à la trace. Il pédale à notre secours. Il ramasse tous les morceaux au fur et à mesure qu'ils se débinent, des bouts de commande et des boulons, des petites goupilles et des grosses pièces.

Ça dépend des pavés le désastre... Ceux de Clignancourt nous firent sauter les trois chaînes... Ceux de la barrière de Vanves c'était la mort des ressorts avant... On a perdu toutes les lanternes et la trompe à gueule de serpent dans les petits cassis, au-dessus des travaux de la Villette... Vers Picpus et la Grand' route, on a perdu tellement de choses, que mon père en oubliait...

Je l'entends encore jurer derrière, " *que ça devenait la fin du monde ! Qu'on serait surpris par la nuit !* "

(*Mort à crédit*, Gallimard, 1990, p.77).

La tante Hélène

Le vent de l'aventure soufflait plus dur du côté Destouches, car tous n'avaient pas opté comme Fernand pour une vie rangée.

Amélie Destouches, sœur du père de Céline, qui devint Tante Hélène dans *Mort à crédit*, était une authentique aventurière ; grande et belle, elle jouait vraiment très bien du piano et tournait la tête aux hommes.

Demi-mondaine, elle courut toute l'Europe à la recherche de la fortune.

Préceptrice dans une grande famille en Roumanie, elle rencontra Zénon Zawirski, diplomate roumain de trente ans son aîné qui lui fit un enfant et l'épousa.

Il était propriétaire de forêts en Transylvanie et disposait d'une grande fortune.

Aussi Amélie Destouches devint-elle l'une des femmes en vue de Bucarest, où elle ouvrit une école de musique. Pour Fernand et Marguerite Destouches, tante Amélie symbolisait le péché.

Mais pour Louis, tante Amélie, c'était l'aventure, le *Journal des voyages*, la porte ouverte sur le monde.



La tante Amélie, devenue tante Hélène.

La sœur à mon père, tante Hélène, c'est pas la même chose. Elle a pris tout le vent dans les voiles. Elle a bourlingué en Russie. A Saint-Pétersbourg, elle est devenue grue. A un moment, elle a eu tout, carrosse, trois traîneaux, un village rien que pour elle, avec son nom dessus. Elle est venue nous voir au *Passage*, deux fois de suite, frusquée, superbe, comme une princesse et heureuse et tout.

Elle a terminé très tragiquement sous les balles d'un officier. Y avait pas de résistance chez elle. C'était tout viande, désir, musique. Il rendait papa rien que d'y penser. Ma mère a conclu en apprenant son décès : " *Voilà une fin bien horrible ! Mais c'est la fin d'une égoïste !* " (*Mort à crédit* p.62).

En réalité, Amélie ne fut probablement pas heureuse, car sitôt Zawirski disparu, sa situation périclita et elle perdit sa fille Zénone, dite Zizi.

Cette enfant qu'elle avait eue de lui ne rêvait que d'extravagance et de vadrouille. Devenue dame de compagnie du shah de Perse, elle mourut à vingt ans dans des circonstances tragiques. Malade de la peste, elle voulut regagner Bucarest, mais dans le train qui l'y ramenait, comme elle noircissait à vue d'œil, des voyageurs terrifiés l'auraient précipitée en pleine nuit par la portière quelque part du côté d'Odessa.

Cette fin grand-guignolesque, dont Céline ne s'est curieusement jamais inspiré, est confirmée par plusieurs survivants de la famille Destouches.

Quant à tante Amélie elle acheva son existence tumultueuse non pas " très tragiquement sous les balles d'un officier ", mais moins glorieusement dans un hospice à Angers en septembre ou octobre 1950. Céline qui se trouvait alors au Danemark, avait demandé à son ami le médecin-colonel Camus et à Arletty de lui rendre visite.

Arletty se souvient de leur entretien dans le jardin d'une maison de retraite à Paris, probablement dans le quartier des Invalides. Elle conserve le souvenir d'une " grande dame " avec une " jolie tête d'homme " ressemblant un peu à Max Ernst qu'Arletty a bien connu, avec un crâne solide, sympathique et autoritaire " comme Céline ".

L'oncle Antoine

Georges Destouches, l'oncle Antoine de *Mort à crédit*, c'était autre chose, [...] il était né lui aussi tout près du grand sémaphore... et, comme Fernand il avait rêvé d'être officier de marine. La mort de son père l'ayant obligé à y renoncer, il ne se précipita pas pour autant dans " les Poids et Mesures " et n'épousa pas " une demoiselle des Statistiques " mais une institutrice du petit lycée Henri-IV, Blanche Gendron, méticuleuse et un peu sèche, dont le nom affleure dans *Normance* et que Céline fera mourir d'abstinence dans *Mort à crédit*.



Faculté de Médecine de Paris

Grâce aux anciennes relations de son père l'oncle Georges fut nommé sous-chef de bureau au ministère de l'Instruction publique et des cultes, puis le 12 mars 1906, secrétaire général de la Faculté de médecine de Paris avec un traitement annuel de 7000 francs. Fernand qui le jalousait, cria aussitôt que ce n'était pas bien malin d'obtenir de l'avancement quand on appartenait à la franc-maçonnerie, ce qui n'était

évidemment pas fait pour resserrer les liens entre les deux familles qui déjà, très ouvertement, se battaient froid.

Céline n'était sans doute pas loin de la vérité lorsqu'il écrivait à Albert Paraz le 19 juin 1957 : " *Mon oncle Georges était en effet secrétaire de la Faculté, et me haïssait, son fils Jacques terminant ses études au même moment. Il m'aurait fait pendre s'il avait pu...* ".

Le second fils de l'oncle Georges pratiqua comme Louis la médecine de dispensaire avant d'ouvrir un cabinet rue Danrémont, ce qui lui valut de figurer dans *Mort à crédit* sous le nom du cousin Gustave Sabayot, médecin à la " Chapelle-Jonction ".

Leurs relations ne furent jamais très cordiales et se détériorèrent pour de bon à la publication de *Voyage au bout de la nuit*, quand Jacques Destouches fit savoir par voie de presse qu'il n'était pas l'auteur de ce livre et n'avait rien à voir avec lui.

Antoine, c'était autre chose. Il avait vaincu brutalement tous les élans de la vadrouille d'une façon vraiment héroïque. Il était né lui aussi tout près du grand Sémaphore.

Quand son père était mort, un professeur de Rhétorique, il s'était précipité dans les " Poids et Mesures ", une place vraiment stable. Pour être tout à fait certain il avait même épousé une demoiselle des " Statistiques ".

Mais ça revenait le tracasser des envies lointaines...

Il gardait du vent dans la peau, il se sentait pas assez enfoui, il arrêta pas de s'étriquer.

Avec sa femme il venait nous voir au Jour de l'An.

Tellement ils faisaient d'économies, ils mangeaient si mal, ils parlaient à personne, que le jour où ils sont crounis, on se souvenait plus d'eux dans le quartier. Ce fut la surprise. Ils ont fini francs-maçons, lui d'un cancer, elle d'abstinence.

On l'a retrouvée sa femme, la Blanche, aux Buttes-Chaumont. C'est là qu'ils avaient l'habitude de passer toujours leurs vacances. Ils ont mis quand même quarante ans, toujours ensemble, à se suicider.

(*Romans 1, Mort à crédit, Pléiade, 1981, p 556*).



Georges Destouches, l'oncle Antoine

Charles Destouches qui apparaît dans *Mort à crédit* sous le visage de l'oncle Arthur, était un gentil garçon qui n'avait pas eu de chance. Il avait été placé très jeune en apprentissage chez de vagues cousins, les Terrier, qui tenaient à Courbevoie le café la *Glaneuse*. C'étaient des gens hargneux qui le faisaient coucher dans une soupente infâme avec un autre pauvre petit, un phtisique qui crachait le sang.

Un beau matin il avait décidé de filer, pour courir sa chance dans Paris où il fut ballotté de l'un vers l'autre, incapable de se fixer. Vendeur au *Printemps* et au *Bon Marché*, il fut renvoyé d'un peu partout. Il avait pourtant un excellent coup de crayon grâce auquel il finit par décrocher un emploi comme dessinateur de catalogues chez un confectionneur de la rue du Sentier. Il profita de cette pause pour se marier.

Mais c'était trop beau. La maison supprima cet emploi et il perdit sa femme, morte à l'âge de vingt-huit ans. Il entra comme ponceur de broderies chez *Saussais*, rue Montmartre. La broderie passa de mode. Alors il alla tirer des plans chez un architecte et donna libre cours au penchant qu'il avait pour l'absinthe, s'enlisant irrésistiblement dans une bohème incurable. Tout le monde l'aimait bien l'oncle Charles, mais en avait un peu honte.



Charles Destouches, l'oncle Arthur

L'oncle Arthur était ravagé par les dettes. De la rue Cambronne à Grenelle, il avait emprunté tellement et jamais rendu à personne que sa vie était plus possible, un panier percé. Une nuit, il a déménagé à la cloche de bois. Un poteau est venu pour l'aider. Ils ont arrimé leur bazar sur une voiture avec un âne. Ils s'en allaient aux environs. Ils sont passés nous avertir, comme on était déjà couchés.

Ils avaient repéré une cambuse avec son copain, où personne viendrait l'emmerder, sur les coteaux d'Athis-Mons. Le lendemain déjà les créanciers, ils se sont rabattus sur nous. Ils démarraient plus du *Passage* les vaches !... Ils allèrent même relancer Papa au bureau à la *Coccinelle*. C'était une honte. Du coup, il faisait atroce mon père... Il retournait au pétard...

- *Quelle clique ! Quelle engeance !...*

Quelle sale racaille toute cette famille ! Jamais une minute tranquille ! On vient me faire chier même au boulot !... Mes frères se tiennent comme des bagnards ! Ma sœur vend son cul en Russie ! Mon fils a déjà tous les vices ! Je suis joli ! Ah ! je suis fadé !... Ma mère elle trouvait rien à redire... Elle essayait plus de discuter... Il pouvait s'en payer des tranches...

" Nous irons le voir dimanche prochain !... qu'a alors décidé mon père. Je lui dirai, moi, d'homme à homme, toute ma manière de penser !... "

Nous partîmes à l'aube pour le trouver à coup sûr pour pas qu'il soye déjà en bombe... Enfin on l'a découvert ...

Je croyais le trouver l'oncle Arthur, ratatiné, repentant, tout à fait foireux, dans un recoin d'une caverne, traqué par trois cents gendarmes... et grignotant des rats confits... L'oncle Arthur c'était autre chose... Nous le trouvâmes attablé déjà au bistrot à la "*Belle Adèle*". Il nous fit fête sous les bosquets... Il buvait sec à crédit et pas du vinaigre !... Un petit muscadet rosé... Un "reglinguet" de première zone... Il se portait à merveille... Jamais il s'était senti mieux... Il égayait tout le voisinage... On le trouvait incomparable... On accourait pour l'entendre... Jamais il y avait eu tant de clients à la "*Belle Adèle*"...

(...) " Arthur ! Veux-tu m'écouter un instant !... Tes créanciers sont suspendus à notre porte !... du matin au soir !... Ils nous harcèlent !... M'entends-tu ? " Arthur balayait d'un geste ces évocations miteuses. Et mon père, il le regardait comme un pauvre obstiné ballot... Il avait pitié en somme !
 " Allons venez tous par ici !... Viens Auguste ! Tu parleras plus tard ! Je vais vous montrer le plus beau point de vue de la région !... Saint-Germain n'existe pas !... Encore un petit raidillon... Le chemin de gauche et puis la voûte de verdure... Au bout c'est mon atelier !... "
 Il appelait ainsi sa cabane... Elle était pépère c'est exact comme situation. Il ne payait aucun loyer, pas un fifrelin.



La cabane pépère.



Avant de tomber à l'eau

Soi-disant il gardait l'étang d'un propriétaire. L'étang se remplissait qu'en hiver. Il était bien vu par les dames... Il avait affranchi les bonnes. Y avait à croûter chez lui et en abondance !... Du muscadet comme en bas, du saucisson, des artichauts et des petits-suisses... En pagaye alors ! Il était pas malheureux... Il nous a parlé de ses commandes... Des enseignes pour tous les bistros, les épiceries, les boulangeries..." *Ils feront*

l'utile, moi l'agréable ! " C'est ainsi qu'il voyait la vie... Y avait plein d'esquisses sur les murs : " Au brochet farci " avec un poisson comac en bleu, rouge et vermillon... " La Belle Marinière " pour une blanchisseuse amie, avec des tétons lumineux, une idée très ingénieuse...

L'avenir était assuré. On pouvait se réjouir. Avant qu'on reparte au village, il a tout enfoui dans trois ou quatre cruches, toute la boustifaille et le tutu blanc, comme un trésor dans un sillon... Il voulait pas laisser sa trace. Il se méfiait des gens qui passent. Il a écrit avec une craie sur sa porte : " *Je reviendrai jamais.* "

On est descendu vers l'écluse, il connaissait les mariniers. On a regardé les remorqueurs, le mouvement du sas des péniches.

[...] Plus loin c'est Villeneuve-Saint-Georges... La travée grise de l'Yvette après le coteau... En bas, la campagne... la plaine... le vent qui prend son élan... trébuché au fleuve... tourmente le bateau-lavoir... C'est l'infini clapotis... les triolets des branches dans l'eau... Il est plus question de dettes... On n'en parle plus... C'est la force de l'air qui nous grise... On déconne avec l'oncle Arthur... Il veut nous faire traverser. Ma mère refuse qu'on l'embarque... Il monte tout seul dans un bachot. Il va nous montrer ses talents. Il rame à contre-courant. Mon père s'anime et lui prodigue mille conseils, l'exhorte à toutes les prudences. Même ma pauvre mère se passionne. Elle se méfie déjà du pire.

L'oncle Arthur déränge les pêcheurs, de leur banquette ils sèment au vol les asticots... Ils l'enguirlandent énormément...

Il cafouille dans les nénuphars... Il tourne, il prend le petit goulet, il faut qu'il oblique en vitesse vers les sablières qu'il se réfugie de la " grande Touilleuse ". Elle s'annonce de loin, la " Fleur des carrières " elle avance à la force des chaînes, dans un formidable boucan... Elle fait tout remonter alors.





On se retrouve à la "Perte du Goujon"

Elle éclabousse, défonce les deux rives à la fois... C'est la terreur et le désastre partout où elle passe... La flottille des bords capote, carambole dans les piquets... Trois biefs à la fois chahutent... C'est la catastrophe des bateaux ! [...] Mon oncle il se prend dans un filin... Il a pas le temps de toucher la rive... Au clapot, son bachot soulève... Il perd sa rame... Il s'affole... Il rebiffe... Il bascule... Il tombe au sirop exact comme " les Joutes Lyonnaises " en arrière " plat cul " !... Heureusement qu'il sait nager !... On se précipite, on le cajole, on le félicite... [...] Tout le monde se retrouve à la " Perte du Goujon ", le rendez-vous des éclusiers, on se congratule.

C'est le moment des apéros... A peine le temps de se sécher, mon oncle Arthur réunit toutes ses connaissances... Les petites amies viennent l'embrasser... Nous restons encore pour la soupe... On ne veut plus du tout qu'il retourne à l'étang l'oncle Arthur.

Nous sommes repartis vers la gare... On s'est éclipsés en douce pendant qu'il roucoulait encore... Mais mon père était pas content... Il marronnait à l'intérieur... Il s'en voulait énormément de pas lui avoir dit son fait... Il avait manqué d'aplomb. On y est retourné encore une fois. Il avait un nouveau canot avec une vraie voile Arthur... Il louvoyait en chantant " Sole mio ". C'était plus tenable pour papa... Ca pouvait pas continuer...

Bien avant l'apéritif, on a filé comme des péteux... On nous a pas vus repartir... On y est jamais retourné le voir... C'était plus possible sa fréquentation... Il nous débauchait...

(*Mort à crédit*, Gallimard, 1990, p.126).

L'oncle Rodolphe

Mais le plus cloche de la famille, c'était sûrement l'oncle Rodolphe, il était tout à fait sonné. Il se marrait doucement quand on lui parlait. Il se répondait à lui-même. Ça durait des heures. " (*Mort à crédit*, Romans, Pléiade, 1981, p.558).

(...) C'est lui, René Destouches, qui était tombé du haut de la falaise de Sainte-Adresse et qui ne s'en était jamais très bien remis. Il lui arrivait même parfois de battre carrément la campagne, comme le jour de l'enterrement de sa mère, quand il se mit à siffloter dans le cortège.

Quelques jours secrétaire au Crédit lyonnais, mais par protection, puis pour un temps barnum à l'Exposition universelle de 1900, il végéta le reste de ses jours comme employé subalterne à la *Compagnie des téléphones*. Les uns et les autres fournissaient à Fernand Destouches un inépuisable réservoir d'exemples et d'enseignements qui alimentaient à longueur d'année les conversations autour de la table familiale. "

(*François Gibault, Céline 1894-1932, Le Temps des espérances, Mercure de France, 1985, p. 52*).

Mais le plus cloche de la famille, c'était sûrement l'oncle Rodolphe. Il se marrait doucement quand on lui parlait. Il voulait vivre seulement qu'à l'air. Il a jamais voulu tâter d'un seul magasin, ni des bureaux, même comme gardien et même de nuit.

Pour croûter, il préférait rester dehors, sur un banc. Il se méfiait des intérieurs.

Quand vraiment il avait trop faim, alors, il venait à la maison. Il passait le soir. C'est qu'il avait eu trop d'échecs. La " bagotte ", son casuel des gares, c'était un métier d'entraînement. Il l'a fait pendant plus de vingt ans. Il tenait la ficelle des " Urbaines ", il a couru comme un lapin après les fiacres et les bagages, aussi longtemps qu'il a pu. Son coup de feu c'était le retour des vacances.



Pour croûter, dehors sur un banc.

Ça lui donnait faim son truc, soif toujours. Il plaisait bien aux cochers. A table, il se tenait drôlement. Il se levait le verre en main, il trinquait à la santé, il entonnait une chanson... Il s'arrêtait au milieu... Il se pouffait sans rime ni raison, il en bavait plein sa serviette... On le raccompagnait chez lui. Il se marrait encore. Il logeait rue Lepic, au " Rendez-vous du Puy-de-Dôme ", une cambuse sur la cour. Il avait son fourbi par terre, pas une seule chaise, pas une table.

Au moment de l'Exposition, il était devenu " Troubadour ". Il faisait la retape au " Vieux Paris ", sur le quai, devant les tavernes en carton. Son cotillon, c'était des loques de toutes les couleurs. " Entrez voir le " Moyen Age ! "... Il se réchauffait en gueulant, il battait la semelle. Le soir, quand il venait dîner, attifé en carnaval, ma mère lui faisait un " moine " exprès. Il avait toujours froid aux pieds. Il a compliqué les choses il s'est mis avec une " Ribaude ", une qui faisait la postiche, la Rosine, à l'autre porte, dans une caverne en papier peint.



La retape au " Vieux Paris "

Une pauvre malheureuse, elle crachait déjà ses poumons.

Ça a pas duré trois mois. Elle est morte dans sa chambre même au " Rendez-vous ". Il voulait pas qu'on l'emène. Il revenait chaque soir coucher à côté. C'est à l'infection qu'on s'est aperçu. Il est devenu alors furieux. Il comprenait pas que les choses périssent.

C'est de force qu'on l'a enterrée. Il voulait la porter lui-même, sur " un crochet ", jusqu'à Pantin.

Enfin, il a repris sa faction en face l'Esplanade, ma mère était indignée. " Habillé comme un chienlit ! avec un froid comme il y en a ! c'est vraiment un crime ! " Ce qui la tracassait surtout,

c'est qu'il mette pas son pardessus. Il en avait un à papa. On m'envoyait pour me rendre compte, moi qu'avais pas l'âge je pouvais passer le tourniquet franco sans payer.

Il était là derrière la grille, en troubadour. Il était redevenu tout souriant Rodolphe. " Bonjour ! qu'il me faisait. Bonjour, mon petit fi !... Tu la vois hein ma Rosine ?... "

Il me désignait plus loin que la Seine, toute la plaine... un point dans la brume... " Tu la vois ? "

Je lui disais " oui ". Je le contrariais pas. Mes parents, je les rassurais. Tout esprit Rodolphe !

A la fin de 1913, il est parti dans un cirque. On a jamais pu savoir ce qu'il était devenu. On l'a jamais revu.

(Mort à crédit, Gallimard, 1990, p.63).

Il reste, à la lecture de toutes ces transformations et transpositions de sa propre famille, que Céline, affabulant à souhait, même s'il utilise le grotesque et le ridicule, ne tombe pas dans l'injustice et le méchant. Le génie de l'écrivain-romancier apparaît chaque fois pleinement quand il donne à son œuvre, et donc à ses personnages, une dimension épique aux événements les plus ordinaires de leur existence.

Mais quand Ferdinand devra décider, épuisé, " chialant comme une madeleine", le choix pour la suite de son parcours, il ne se trompera pas.

Finis les moqueries, les railleries : c'est bien vers l'oncle Edouard qu'il se dirigera, vers celui qui l'a toujours et en toutes circonstances défendu, conseillé et protégé...

Et, ci-dessous, le génial dessinateur Tardi nous montre le moment décisif de la fin de Mort à crédit où, les pérégrinations de Ferdinand maintenant bien terminées, l'oncle, s'il est bienveillant, ne peut comprendre sa décision...

- Partir ! Partir ! Mais partir où ?... Mais ça te turlupine, mon petit crabe !...

Mais je te comprends plus du tout !... Tu veux retourner dans ton bled ?... T'en veux pousser des carottes ?

- Oh ! Non ! mon oncle... Ça je veux pas !... Je voudrais m'engager...

(Mort à crédit, Gallimard, 1990, p. 677).



Cet email a été envoyé à {{ contact.EMAIL }}

Vous avez reçu cet email parce que vous vous êtes inscrit à notre newsletter.

[Se désinscrire](#)

